

« Nos démons » par Andreï Guelassimov

Propos recueillis par Gilles Anquetil, *Le Nouvel Obs*, 26 octobre 2006

L'écrivain russe parle de l'assassinat d'Anna Politkovskaïa, de la guerre en Tchétchénie, de la traque des Géorgiens, du chaos et du fatalisme

Né en 1965 en Sibérie, **Andreï Guelassimov**, ancien collaborateur du metteur en scène Anatoli Vassiliev, est l'auteur de trois romans traduits en français, dont « la Soif » sur les soldats russes en Tchétchénie. Il vient de publier chez Actes Sud « L'Année du mensonge ».

Se brûler les ailes

Il nous est arrivé une histoire folle en Russie. Avec la disparition de l'Union soviétique et les crises politiques, sociales et économiques qui ont suivi, la Russie a brutalement perdu son passé, tout son passé communiste, tout en étant incapable d'imaginer un avenir. Plus de passé et pas d'avenir, rien qu'un présent permanent. Ici et maintenant. Dans une telle situation, vous devez être à la fois très fort et très prompt à la réaction pour survivre. Les règles du jeu ont changé du tout au tout. Au début, les gens étaient désespérés et ne savaient que faire. Ils se sont alors décidés à apprendre les nouvelles règles, mais ils se sont vite aperçus qu'elles ne leur permettraient pas d'atteindre ce à quoi ils aspiraient et dont le communisme les avait privés : la tendresse, l'intimité, de vraies relations entre hommes et femmes. On ne passe pas si rapidement du communisme à l'hyperlibéralisme sans se brûler les ailes. Au temps de la glasnost, nous avons pu survivre en sombrant dans une sorte d'alcoolisme culturel. Les livres étaient devenus des bouées de sauvetage. Aujourd'hui, les Russes ne sont plus accros à la culture. Le temps des dissidents est bien fini. Nous n'avons plus de héros culturels : musiciens, artistes, écrivains. Les héros des Russes sont aujourd'hui les animateurs de la télévision, quelques chanteurs de variété et les hommes politiques.

Misère culturelle

Comment peut-on être aujourd'hui russe et écrivain ? En prenant ses distances avec la société. C'est la seule façon que j'ai trouvée pour protéger mon intégrité. Les événements sont si tragiques - guerre de Tchétchénie, traque de Géorgiens, assassinats de journalistes, scandales politiques - qu'il serait absurde de leur courir après. J'habite loin de Moscou, dans une petite ville, au milieu des bois et près d'un lac. Un écrivain doit écrire. C'est une activité si difficile, si éprouvante, quand on tente d'y mettre le meilleur de soi-même, qu'il faut tout faire pour que le désordre politique ne vous pollue pas l'esprit. Si on est artiste, il faut compter sur ses propres forces. Aujourd'hui, en Russie, tant d'énergie individuelle est dépensée en pure perte afin de ne pas être englouti dans le présent chaotique. Autant d'énergie gâchée qui interdit de construire sa vie ou de réaliser ses rêves. Il faut pourtant respecter nos émotions pour échapper à ce matérialisme cynique ambiant. Le vrai problème de la Russie n'est vraiment ni la tyrannie ni la pauvreté - le pays est riche, à moyen terme on s'en sortira -, mais la misère culturelle. Il n'y a aucune volonté collective pour investir dans des projets éducatifs. La Russie rurale et profonde vit culturellement à l'âge de pierre. Les gens sont très pauvres, mais surtout en esprit, ce qui est pire.

L'ère du mensonge

Mon roman « L'Année du mensonge » pose une question. Les gens - mes personnages - mentent-ils aux autres ou se mentent-ils à eux-mêmes dans une époque où toutes les valeurs morales se sont effondrées ? D'abord ils mentent aux autres pour survivre et tracer leur voie. Mon personnage principal, Mikhaïl, ment beaucoup aux autres, et surtout à lui-même. Il comprendra au bout de cette année du mensonge que c'est la pire des choses. Il apprendra dans la douleur à accepter sa propre tendresse. Je suis sûr que l'avenir sera bon pour tous mes personnages, même s'ils traversent dans le livre des moments très difficiles. Au fond, j'ai écrit un roman d'éducation à la manière du XIX^e siècle. A la différence près que mon héros a la singulière mission d'apprendre à un fils agoraphobe d'un nouveau Russe très riche à boire, à fumer et à courir les filles. Étrange éducation !

Notre vie en Russie est pleine de paradoxes. Pourquoi, par exemple, s'obstine-t-on à surtout ne jamais faire ce à quoi on croit ? Beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu expliquent leur manque de foi par l'absence de preuve de l'existence de Dieu. Je suis chrétien, et pour moi c'est différent. Je dois croire à la bonté divine sans aucune preuve. Je n'ai vu aucun ange pour me faire croire à la bonté, et pourtant j'y crois. Je suis tombé amoureux d'un ange envoyé ici-bas dans un film, « Vacances romaines ». Audrey Hepburn fut pour moi une révélation. Ma femme, ce n'est pas un hasard, lui ressemble. Elle a sa grâce angélique.

Autre paradoxe. En Russie, on dit qu'il y a toujours une petite part de vérité dans un mensonge. Ma tâche d'écrivain est de la découvrir. Mais que la tâche est difficile ! En règle générale, j'évite la compagnie des écrivains. Sous le communisme, les sociétés d'écrivains nomenklaturistes étaient un monde épouvantable. Nous sommes vaccinés contre le besoin d'appartenir à tout prix à un groupe pour exister. Je préfère mon lac, ma bicyclette et ma famille. Je n'ai eu que deux expériences collectives. Jeune homme, j'ai été acteur et régisseur dans la troupe de théâtre de ce génie d'Anatoli Vassiliev. Il m'a appris à penser. Il m'a appris l'art. Puis j'ai enseigné la littérature anglo-saxonne à l'université. Aujourd'hui, je prépare pour la télévision une adaptation des nouvelles de Tolstoï consacrées à la guerre du Caucase, où il fut jeune officier pendant trois ans au milieu du XIX^e siècle. Il combattit les « rebelles tchéchènes » sans états d'âme. Mon précédent roman, « la Soif », décrit les terribles désordres psychologiques qu'a provoqués la guerre de Tchétchénie chez les soldats russes. C'est une façon de témoigner, même si en Russie ce livre n'a intéressé personne.

On a du mal en Occident à comprendre l'indifférence russe à la tyrannie, notre absence de révolte. Depuis quinze ans, les Russes sont écœurés de politique. Aujourd'hui, nous sommes des drogués du fatalisme. Je m'imagine parfois que nous revivons l'année 1942, quand les soldats russes combattaient à Stalingrad. Ils mouraient par milliers et leurs compagnons repartaient au combat. Si ces soldats n'avaient pas été portés par ce sentiment puissant de la fatalité, ils n'auraient jamais remporté la victoire et la guerre. C'est l'un des secrets de l'âme russe, incompréhensible aux Occidentaux : accepter la vie comme elle est.

On s'étonne chez vous, on s'indigne du peu de réactions populaires à l'assassinat de la journaliste Anna Politkovskaïa, et que son meurtre ne soit pas devenu un événement national. Mais aujourd'hui l'Empire russe contre-attaque. Les gens sentent qu'il ne faut pas se mêler de ce nouveau « Grand Jeu ». C'est trop risqué. Personne en Russie n'ignore les atrocités en Tchétchénie, les tortures, les assassinats politiques. Pourtant les gens, et c'est un nouveau paradoxe, ne craignent pas qu'on se dirige vers un nouveau fascisme. Car nous sommes trop désorganisés pour, comme au temps du communisme, obéir aux ordres. Anna Politkovskaïa a tout fait pour dénoncer les mensonges du pouvoir et attirer l'attention sur cette guerre détestable. C'est terrible à dire mais sa tragédie est avant tout personnelle. Anna est pour moi Cassandre, la princesse troyenne qui avait reçu le don de prophétie d'Apollon, lequel ensuite, offensé, décréta que toutes ses prédictions ne seraient jamais prises au sérieux. Cassandre savait que Troie allait être détruite. Personne ne l'a crue. Mais cela n'aurait rien changé, car Troie était destinée à être détruite, les dieux en avaient décidé ainsi.

Peur et xénophobie

La chasse actuelle aux Géorgiens est particulièrement détestable. C'est d'autant plus absurde que Russes et Géorgiens sont amis depuis deux cents ans. Ils sont chrétiens aussi. Personne en Russie, à part Poutine et ses sbires, ne les considère comme des ennemis. Tout cela est fou. Gogol a mieux que personne compris et décrit l'absurdité de la réalité russe. Dans son chef-d'œuvre « les Ames mortes », on achète et revend des serfs qui n'existent pas. Rien n'a changé depuis Gogol en Russie. Le concept de liberté n'appartient pas à mon pays. La démocratie n'est pas une idée russe, nous ne l'avons ni inventée ni appliquée. C'est une idée grecque et européenne. Je ne dis pas cela par cynisme. La Russie appartient à l'Europe géographiquement, mais pas mentalement, psychologiquement, esthétiquement ou culturellement. N'oublions pas qu'il y a à peine cent quarante ans il y avait des millions d'esclaves en Russie.

Étrangement, aujourd'hui, je ne sombre pas dans le pessimisme. Il y a dix ans, les Russes étaient désespérés. Plus maintenant. C'est très difficile à expliquer. La Russie ressemble à une immense marmite en ébullition. Quelque chose est en train de cuire sur le feu, mais personne ne sait ce qui se mijote.

Bien sûr, la résurgence du nationalisme russe fait peser une menace. C'est une maladie. Déjà, dans les années 1950, il y a eu cette épouvantable pression contre nos compatriotes juifs. Aujourd'hui, la montée du racisme est liée à la guerre de Tchétchénie et instrumentalisée par le pouvoir. Cette xénophobie reste heureusement minoritaire. Il faut la faire taire. C'est toujours la peur qui la provoque. Les racistes ont peur, et c'est pour ça qu'ils tentent de la propager par la violence. Dostoïevski dans « les Démons » décrivait déjà cette folie. Le personnage principal ne disait-il pas : « *Il faut tuer quelqu'un, au hasard, juste pour faire peur à tous les autres, et faire croire à chacun qu'il peut être la victime suivante* » ?

Ne croyez pas que le fatalisme russe conduise à une éternelle démission. Il est fait de patience et de courage. Et il faut un certain humour pour croire qu'on en réchappera. Le grand poète Joseph Brodsky a raconté que, lorsqu'il avait été condamné à l'exil intérieur pour « *parasitisme social* », il avait trouvé un certain bonheur à se lever tous les matins à l'aube pour couper du bois, comme des millions de Russes. Il se sentait pour la première fois appartenir à cette grande communauté. Je peux le comprendre. Rassurez-vous, tout va passer.